

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 9

Artikel: Le gardian de la Camargue
Autor: Figuiet, M. Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-252843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

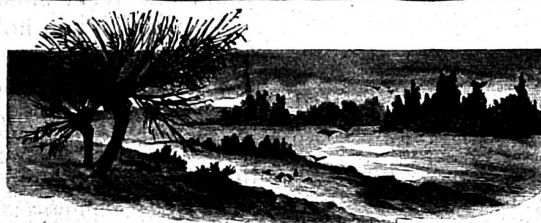
LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISANT



A PORRENTUAY



N° 9

Supplément du Dimanche 1^{er} Mars

1903

Le Gardian de la Camargue

(Suite.)

Arrivé devant Manidette, il s'arrêta et fit entendre un long mugissement. « Elle est perdue ! » s'écria-t-on ; mais, à la grande stupéfaction de la foule, la jeune fille lissa de ses petits doigts le poil de velours du Sangard, le flatta de la voix et renoua les rubans autour de ses cornes, tandis que, comme un chien fidèle, le colosse lui léchait les mains.

« Je comprends tout, se dit Bamboche ; c'est Manidette qui a sauvé mon Sangard. »

Cependant, le tambourin faisait entendre son roulement martial et le hautbois ses sons aigus. Les deux champions s'étaient placés face à face, dans la lice. Immobile et comme cloué au sol, le Sangard fixa ses yeux ardents sur ceux de son adversaire. Le pied leste, le corps souple, prêt à suivre chaque mouvement du taureau, Bamboche, pour l'exciter, fit tourner comme un nuage rouge sa ceinture au-dessus de la tête du Sangard. Ils restèrent ainsi quelque temps, à se mesurer du regard. Le gardian prit le premier l'offensive. Poussant un cri provocateur, il s'élança vers le Sangard et avant que l'animal s'y fût préparé, il arracha à son front la grande cocarde qui le décorait.

« Bravo ! cria la foule » ; et l'on se pencha avec curiosité, pour voir celle à qui le gardian offrirait le trophée. Plus d'une fillette se flattait en secret de lui plaire assez pour mériter cet hommage. A la surprise générale, il se dirigea vers la petite saunière.

« Vous seule la méritez », lui dit-il, en posant la cocarde sur ses genoux.

Tout heureuse, Manidette piqua la rosette à son fichu.

Mais ce n'était là qu'un prélude : il fallait enlever un à tous ses rubans au taureau. Allant, venant, sautant, rampant autour du Sangard, Bamboche semblait jouer avec le danger. Il rebondissait comme sur un tremplin, sur le sol de l'arène, et chaque fois que les spectateurs effrayés criaient « es mort ! » il répondait en jetant de nouvelles cocardes à Manidette. Il arriva enfin un moment où, privé de tous ses rubans, le taureau se trouva noir et nu dans le cirque, comme il l'était au sein des marais.

Dès que Drapeau eut ramené le Sangard, chacun descendit dans l'arène, pour applaudir et admirer de plus près le vainqueur ; mais Bamboche se déroba brusquement à cette ovation.

Le cirque était déjà détruit, la place devenue déserte, les *cabâous* s'enfermaient dans les celliers, les étrangers reprenaient la route de leurs *téradous*, le soleil empourprait la mer, les *taps* couraient sur les landes, les chariots cahotaient sur la chaussée, les barques glissaient sur les canaux, et Alabert et Manidette marchaient d'un pas rapide, vers le rode du Sansouïre. Cependant une rumeur s'élevant dans les rues, indiquait que la fête avait réservé un dernier acte pour les habitants d'Aigues-Mortes.

En effet, comme il arrive souvent, le combat de taureaux était suivi d'une course de vaches ; ce qui veut dire que l'on avait lâché dans la ville toutes les bêtes de la manade qui n'avaient pas couru dans l'arène. Les portes d'Aigues-Mortes avaient été fermées, et se heurtant contre les murailles qui les emprisonnaient, les malheureuses vaches beuglaient d'une façon lamen-

table. Comme des bêtes folles, elles parcouraient les rues, et sur leur passage on se bousculait, en criant. La population entière s'amusa de cette course burlesque. Au moment du souper, les portes d'Aigues-Mortes se rouvrirent, et, rendues à la liberté, les vaches s'élancèrent vers leurs marais, tandis que, reprenant son calme et son silence, la cité s'endormait sous ses vieux remparts.

XVI

Pendant qu'Alabert et Manidette cheminaient silencieusement vers le Sansouïre, les derniers rayons du soleil donnaient à la Méditerranée l'aspect d'un immense lac d'or. La pâle verdure des marais se teintait de reflets rosés, et l'atmosphère s'imprégnait de cette douce lueur qui donne aux chaudes soirées de la Camargue une poésie particulière. Se réfléchissant sur l'eau profonde des étangs, le moindre éclat de lumière se prolongeait à l'infini, et scintillait de mille feux; le sable des landes formait comme un second ciel sur la terre embrasée.

Arrivée devant le premier partènement du Sansouïre, Manidette trouva Bamboche assis sur le rebord d'une martelière. Immobile et pensif, il semblait là attendre son retour. Elle voulut s'éloigner, mais le gardian lui prit la main :

« *Doumaïselette*, lui dit-il d'une voix douce et grave, vous devez être surprise que j'aie quitté Aigues-Mortes sans vous dire un mot d'adieu; mais il suffit de peu pour perdre une honnête fille, et ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous. »

Manidette, toute tremblante, gardait le silence. Bamboche étala son manteau sur le sable du sentier :

« Asseyez-vous, reprit-il; vous devez être lasse. »

La jeune fille obéit sans répondre. Bamboche resté debout, la contempla quelques instants avec un mélange de tendresse et de respect.

« *Doumaïselette*, dit-il enfin, le meilleur de mon âme, c'est-à-dire mon estime et ma reconnaissance vous appartiennent à jamais, car c'est vous qui m'avez rendu le Sangard. Au lieu de vous conduire en femme faible et timide, vous avez agi comme l'homme le plus courageux; aussi ne sais-je comment vous en remercier. Je n'ai rien de plus précieux que mon amitié, c'est pourquoi je vous l'offre; je ne l'ai encore donnée à personne. Je ne sais comment vous dire cela, mais je n'aurais point osé vous aimer comme j'ai aimé jusqu'ici les autres jeunes filles. La tendresse que vous m'inspirez est toute nouvelle. Je vous le dis en toute franchise, pour que vous m'aidiez, vous qui êtes raisonnable et bonne, à en comprendre la nature. Le sentiment qui m'entraîne vers vous est si étrange que moi, le galant gardian, comme on m'appelle, je ne saurais dire si vous êtes belle ou laide; mais ce que je sais bien, c'est que votre doux visage me plaît entre tous. Vous êtes jeune et frêle, et cependant j'ai pour vous le respect qu'on a pour une mère; vous êtes femme, et j'ai pris avec vous le ton franc et libre d'un camarade. Je ne vous ai vu que trois fois, et il me sem-

ble que je vous connaît depuis l'enfance. Quel est donc cette affection mystérieuse qui fait de moi un homme nouveau? pouvez-vous me le dire? »

Et Bamboche fixa ses regards sur Manidette, attendant une réponse.

Aussi tremblante que les feuilles de la clématite qui frissonnaient sous le vent du soir, la jeune fille roula dans ses doigts la frange de son châle, et baissant les yeux, elle resta silencieuse.

« Je sais qu'une honnête saunière ne peut guère parler d'amour à un gardian qui n'a ni feu ni lieu, reprit Bamboche d'un air pensif, et que d'ordinaire elle choisit pour mari un riche et tranquille saunier. Aussi, ajouta-t-il, en faisant un effort sur lui-même, je crois que l'amitié est tout ce que je peux vous demander. »

Il s'arrêta encore, interrogeant la jeune fille du regard.

La lune était montée dans le ciel; sa pâle lueur avait peu à peu dissipé les teintes rosées que garde si longtemps l'atmosphère dans les belles nuits d'été; les marais avaient repris leurs tons verdâtres, les étangs leur blancheur, et les pinèdes leur sombre aspect.

« Adieu, Bamboche! dit Manidette, toute troublée ». Et croisant son petit châle sur sa poitrine, elle fit quelques pas vers la mesure du Sansouïre.

« Il doit y avoir une ferrade le 1^{er} juillet, au téradou du Brézimberg, promettez-moi d'y assister, dit le gardian, en la retenant par la main.

— J'y viendrai », répondit simplement la saunière.

Puis, se dégageant doucement de l'étreinte du jeune homme, elle se mit à glisser, d'un pas léger, jusqu'à la porte de sa demeure.

Bamboche siffla son *aigue*, qui paissait au milieu d'un marais voisin, et s'élançant sur sa croupe, il partit, pour aller retrouver ses taureaux au val de Psalmodie.

Manidette ne dormit guère, elle se répéta cent fois les paroles de Bamboche; elle hésitait, tant elle était heureuse, à en comprendre le véritable sens; mais une crainte venait bientôt refouler sa joie. Cette crainte qui la rendait silencieuse sous les regards de sa mère et lui faisait renfermer dans son cœur son secret d'amour, comme une faute, cette crainte qui la faisait pleurer de longues heures dans sa chambrette, c'était celle de l'opposition que ses parents feraient à son mariage.

« Ils aimeront mieux me voir mourir fille dans un coin du Sansouïre que de me marier à un gardian », pensait-elle.

XVII

Le 1^{er} juillet était cependant arrivé. De grand matin, la jeune fille, debout devant son petit miroir, peigna ses longs cheveux, qu'elle arrangea en fins liserés sous sa blanche coiffe. Elle brossa soigneusement son petit châle; puis, toute pensive, elle descendit devant la porte. Il était encore de bonne heure; la ferrade ne devait commencer qu'à midi, et comme le Brézimberg n'était éloigné que d'un kilomètre du Sansouïre, Manidette, voyant que le moment de partir

n'était pas encore venu, s'assit sur le seuil de sa demeure, et regarda le ciel avec inquiétude. Le soleil ne devait pas briller ce jour-là. De lourds nuages, chassés par un vent aigu, couraient dans l'espace, comme de gigantesques flocons d'écume, tandis qu'une teinte grisâtre s'élevait sur toute la campagne. Enveloppé d'épaisses vapeurs, l'horizon ne laissait rien percer sous ces voiles; ternes et sans reflets, les objets dessinaient vaguement leur profil sur un sol détrempé.

Debout sur les *quéreils* du salin, Berzile et Carou-

lui montrer une grande nuée qui s'élevait de l'horizon et s'avancait vers le rode :

« Voilà le marin qui souffle, lui dit-elle. Voyez les nuages: ils viennent tous à la mer; ils passeront sur notre tête, mais ce ne sera qu'un *marin blanc* (1).

— Dieu t'entende! dit la vieille saunière. Mais je comprends, ajouta-t-elle, tristement, en regardant la toilette de la jeune fille: tu veux aller à la ferrade, et c'est pour cela que tu trouves que le marin n'est pas mauvais. Ecoute, Manidette: assez de mystères. J'ai deviné une partie du secret de ton cœur le jour



La poursuite (Tableau de Jules Girardet)

lie fermaient les écluses, étendaient de vastes paillassons sur les tables, abritaient les camelles sous des remparts de jones, tâchaient enfin de mettre la récolte à l'abri de l'orage qui menaçait. Se traînant péniblement en dehors du logis, Fennète allait retirer les poissons du vivier, et renfermer les volatiles. Préoccupée d'une seule idée, Manidette ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle; son imagination la transportait au Sauvage, à la ferrade, près de Bamboche; et si elle redoutait l'orage, ce n'était que pour lui. Elle se leva soudain, et courant à sa grand'mère, pour

de ton pèlerinage aux Saintes-Maries; mais aujourd'hui je veux tout savoir. »

Et la vieille saunière s'arrêta résolument, devant sa petite fille.

« Pécaïre! dit Manidette, intimidée par le regard scrutateur de son aïeule, que pourrais-je vous dire? J'aime, il est vrai, un honnête garçon; mais je ne suis pas encore certaine qu'il puisse m'épouser.

(1) On appelle ainsi un temps couvert, où les nuages, rapidement poussés par le vent, ne se heurtent point les uns les autres et n'amènent pas de pluie.

— Jésus! que me dis-tu là? s'écria Fennète, en levant les bras au ciel. Je voudrais bien savoir quel est le saunier qui ne s'estimerait pas heureux d'épouser la *doumaïselette* du Sansouïre!

— Mais si ce n'était pas un saunier? insinua Manidette.

— Ah! ce n'est donc qu'un simple camelier? reprit Fennète. Et tu crains qu'il ne puisse venir ici, à cause des engagements qui l'attachent à un autre salin. Rassure-toi, ton père est, Dieu merci, assez valide pour surveiller le rode pendant longtemps encore, et bien que je sache qu'il désire te garder près de lui et s'aider d'un gendre, il consentira à ton départ, puisque telle est ta destinée. Tu nous reviendras dès que ton mari

saunier contre un bonnet de dame, mes souliers ronds contre des brodequins de soie, mes marécages et mes pinèdes contre de tristes murailles! Sacrifier ma liberté! Ah! ma *grand*, vous ne le pensez pas!

Fennète respira.

« Eh bien! qui aimes-tu donc? demanda-t-elle, d'un ton radouci.

— Alabert vous dira le nom de mon fiancé, dit Manidette », en s'enfuyant.

Sa carabine sur l'épaule, le douanier passait, en effet, en ce moment, devant la mesure. La vieille l'interrogea d'un regard anxieux.

« Je comprends que Manidette n'ait pas eu le courage de le nommer elle-même », dit Alabert.

Et, prenant dans ses mains la main de Fennète, il soupira profondément.

« Nous n'y pouvons plus rien, dit-il, comme pour la consoler d'avance; apprenez donc sans trop de chagrin que notre chère *doumaïselette* a donné son cœur au gardien Bamboche. »

Quelques minutes s'écoulèrent sans que la vieille saunière, surprise par cette nouvelle inattendue, pût prononcer une parole; puis, se levant et serrant convulsivement le bras d'Alabert:

« Vous vous trompez! Manidette ne peut aimer ce coureur de landes, dit-elle, d'une voix sourde. Non, son fiancé ne pourrait être cet histrion, qui, sans sou ni maille, va jouer sa vie contre quelques braves! Non, vous dis-je, cet homme sans asile, qui couche ici ou là, sur l'herbe ou dans la fange, pêle-mêle avec ses

taureaux, qui est sans Dieu et sans famille, sans demeure et sans nom, ne peut être aimé de notre *doumaïselette*!

— Tenez, dit Alabert en montrant du doigt la pinède du Sauvage, regardez là-bas, et vous verrez si je dis vrai. »

En ce moment, Manidette, marchant rapidement le long du marais, se dirigeait vers le Brézimberg. Sans mot dire, la vieille femme la suivit des yeux jusqu'aux chariots qui, blanchissant dans le lointain, annonçaient l'emplacement de la ferrade.

« C'est vrai, dit-elle, d'un accent étouffé. »

En ce moment, Berzile et Caroubie rentrèrent pour déjeuner.

« Malgré le mauvais temps, Manidette a voulu assister à la ferrade », dit le saunier, en se mettant à table.

Fennète regarda Alabert, et mit un doigt sur ses lèvres.

« Ce ne sera, du reste, qu'un marin blanc, reprit



Le palais du gouvernement à Caracas.

sera libre. Fille du saunier du Sansouïre, tu seras à ton tour la saunière de céans. »

Manidette baissa la tête; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

« Tu ne me réponds pas! Ce n'est donc ni un saunier ni un camelier? Serait-ce un simple ouvrier leveur de sel? demanda la vieille avec un certain dédain. Parle donc; tu me fais mourir. Serait-ce, par malheur, quelque *chapeau noir*? Pécaïre! voilà ce que c'est que d'envoyer les jeunes filles dans les villes et les fêtes. Qui m'aurait dit que Manidette, si simple et si modeste, voudrait quitter son téréadou pour aller habiter derrière les noirs remparts d'Aigues-Mortes, ou les tristes rues des Saintes-Maries, et remplacer ses parents par un notable, qui les reniera? »

Manidette releva fièrement la tête.

« J'aimerais mieux me noyer au fond du Valcarès, dit-elle, avec vivacité, que de changer ma coiffe de

Berzile; la fête sera très belle, et je ne suis pas fâché que Manidette y soit allée. Pierrotte, le camelier du salin de Badou doit s'y trouver. Ils reviendront sans doute ensemble, car je dois m'entendre avec lui pour la fin de la saison. Ma fille ne paraît pas lui déplaire. C'est un brave garçon, laborieux et docile. Bu-vons à la santé de tous les deux, *grand!* ajouta-t-il en tendant un verre à sa mère.

— Vous savez bien, mon fils, que cela porte malheur de trinquer à des amours que l'Eglise n'a pas encore sanctifiées, dit Fennète, d'une voix creuse, en repoussant tristement son gobelet.

— Les vieilles femmes sont toutes superstitieuses, grommela Berzile. Tiens, Caroubie, dit-il en présentant la bouteille à sa femme, tu es plus jeune, et tu ne dois pas avoir de si tristes idées; bois au mariage prochain de ta fille.

— Il faudrait savoir d'abord si Pierrotte plaît à Manidette, répondit Caroubie, en écartant doucement le toast proposé.

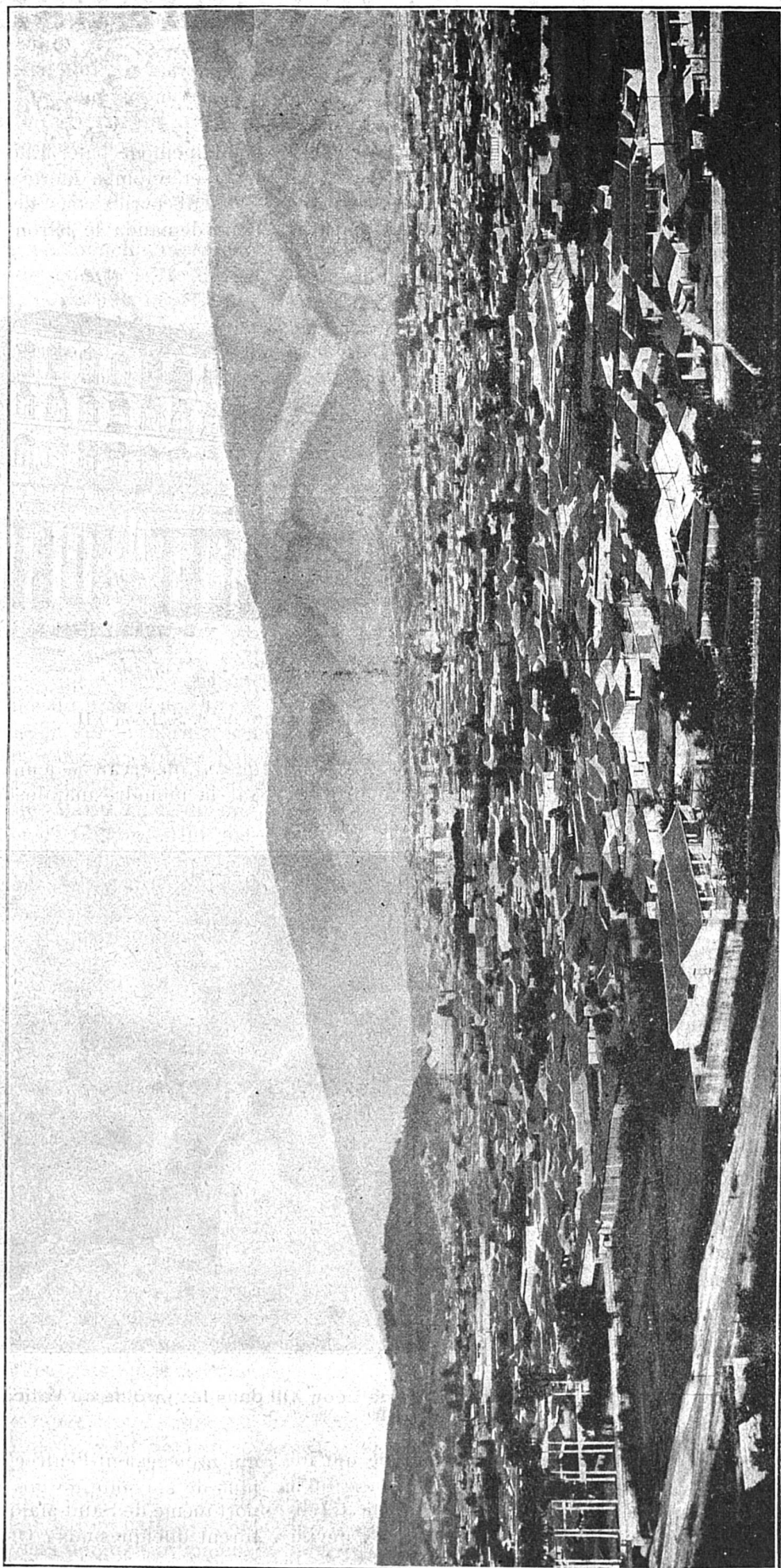
— Tu refuses aussi, reprit le saunier surpris; eh bien! Alabert, ce sera donc vous qui célébrerez avec moi les fiançailles de votre filleule, ajouta-t-il en faisant passer un verre au douanier.

— Je ne connais pas Pierrotte, dit avec hésitation Alabert, et on ne boit qu'à la santé de ceux qu'on aime.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le saunier piqué au vif, c'est Manidette elle-même qui tranchera ce soir la question; et nous verrons ce qu'une honnête fille pourra objecter contre un projet qui peut assurer son bonheur. »

Et il vida d'un-trait la rasade destinée au douanier.

(A suivre.)



Vue générale de Caracas : (D'après une photographie)